

Jean-Patrick BEAUFRETON



Cabotin



Cabotin

Les infolites

Les deux rôles titres sont difficiles à tenir, se les voir confier est un grand honneur pour des comédiens comme Lara et moi. De plus, au festival de Bornova ! Non seulement on joue en plein-air, avec les aléas dus au temps, aux bruits environnants ou aux incertitudes de la nature, mais pour augmenter la fierté et le trac qui nous envahissaient, nous devons assumer trois représentations consécutives : une matinée suivie d'une soirée le jour même, et la dernière le lendemain.

La première séance s'est déroulée avec sérénité : Juliette m'aimait, ses parents refusaient de nous marier et la mort finale nous unissait. Le public applaudit à tout rompre ; les acclamations et les rappels nous ravissaient. Sans orgueil, je me sentais le roi des artistes, le meilleur des ténors. Un Molière ou une plus grande récompense ne m'auraient pas autant flatté que les félicitations du public, les remerciements du metteur en scène, et surtout les embrassements de ma partenaire. En tout bien, tout honneur, car si nous formons à l'opéra un couple formidable et investi dans ses personnages, rien ne justifie que les chroniqueurs nous marient à la ville. Pour rien au monde, même si le parfum de Lara me charme dans le dernier tableau ; à chaque séance, quand ma partenaire m'enlace et me clame son amour, quand elle chante qu'elle préfère me rejoindre dans la mort que rester seule sur terre, je me laisserais damner.

Oui, le rôle de Roméo me va à merveille ; à la seule condition que Lara soit ma partenaire, S'ils nous avaient connus, je ne doute pas que Shakespeare et Gounod nous auraient sélectionnés pour incarner les amants de Vérone.

La soirée connut la même exaltation ; les chants, les mélodies, les musiques se succédèrent avec la fluidité que le compositeur aimait entendre. Les spectateurs retenaient leur souffle quand arriva la scène la plus romantique : Juliette buvait le philtre pour échapper au mariage forcé par ses parents. Puis, la croyant défunte, je me tuais à mon tour pour la rejoindre au paradis de Cupidon. Juliette se

réveillait alors et découvrait mon corps sans vie. Ce moment de la tragédie est le plus fort ; même s'il est archi-connu, il reste celui que tout le monde attend avec impatience, celui où les acteurs sont attendus au tournant. Par bonheur, nous l'avons répété mille fois et nous le tenons à la perfection. À chaque représentation, bien que mort en apparence, j'entends la respiration du public, tenu par le drame et retenu par l'émotion.

Ce soir-là, une fois de plus, les hourras ont salué notre exploit ; une fois de plus, les bras de Lara m'ont réchauffé après le froid mortuaire qui m'habillait sur les planches.

— Ne changez rien, répétait le metteur en scène, aussi heureux que nous, fier de la maîtrise qu'il nous avait insufflée et dont nous faisons preuve.

Avant la dernière séance, le directeur nous mit en garde : le ministre de la Culture avait tenu à se montrer, le préfet et les autorités locales se pavanaient à ses côtés, toute la troupe était dans ses petits souliers. On avait beau nous répéter que ces huiles ne connaissaient rien à l'opéra, les encouragements ne rassuraient personne. Le rappel des performances précédentes ne garantissait pas leur imitation.

Le premier acte se déroula sans problèmes ; mon « Ange adorable » envoûta Juliette et les oreilles averties pleurèrent. À la pause, j'essuyai mon front avec nervosité, je m'étranglai en buvant. Au deuxième acte, le traditionnel balcon bouleversa les cœurs les plus arides ; au troisième, notre mariage secret et mon bannissement parurent des formalités. Que dire de l'avant-dernier acte ? Rien, il est même sorti de mon esprit ; je le vécus comme l'enchaînement naturel des situations voulues par le dramaturge. Juliette avalait le philtre et s'évanouissait. Je sentais déjà arriver la fin, heureuse pour nous acteurs, tragique pour les personnages.

L'ultime épreuve s'annonçait sous les meilleurs auspices. Je revenais à Vérone et découvrais Juliette que je croyais morte. Je n'envisageais d'autre issue que le poison, avec le vœu de rejoindre ma dulcinée dans l'au-delà. Alors que j'étais effondré, déjà défunt, j'eus l'impression qu'on jouait avec mes cheveux, on les mêlait, on les tirait. Impossible au macchabée de regarder ce qui provoquait cette sensation étrange, impossible au cadavre de passer sa main dans la perruque. Au même instant, j'entendis des gloussements dans le public. Lara poursuivait son rôle, elle continuait sa chorégraphie, elle montrait sa tristesse de veuve. De mon côté, toujours immobile, j'entendais les spectateurs rire de plus en plus.

Enfin, comme voulu par Shakespeare, Juliette se donna la mort. On nous releva et on nous emporta en procession funéraire. Je pus alors entrouvrir un œil. Quelle fut ma surprise de remarquer sur le banc, devant lequel nous déambulions, un chat roux qui faisait sa toilette. Pas perturbé le moins du monde, il se pourléchait de la manière la plus naturelle qu'il soit. Et le public s'esclaffait, n'écoulant plus la mélodie, son attention accaparée par le félin qui nous volait la vedette.

Pendant les salutations d'usage, une danseuse agrippa l'acteur clandestin qui s'était imposé dans notre spectacle. Pour punir son insolence, elle l'obligea à se courber devant le public ; celui-ci hilare le félicita par un *tohu-bohu*.

En coulisses, nos collègues félicitèrent Lara et moi d'avoir conservé notre sang-froid :

— Vous êtes bien retombés sur vos pattes !

— Pendant la dernière scène, il a vraiment fait une toilette de chat...

— Mais nous, dans le cortège, on avait d'autres chats à fouetter.

Les rires secouèrent la troupe quand le metteur en scène conclut :

— Les journalistes qui veulent vous marier pourront désormais dire que Pedro a du chat et que Lara est sa souris.